

M.-J. LAGRANGE, o. p.

par **Jérôme Murphy-O'Connor, o. p.** (1935-2013), chercheur et professeur à l'École biblique et archéologique de Jérusalem, grand expert de l'apôtre Saint Paul et de ses Lettres.

in *Le Nouveau Testament. Cent ans d'exégèse à l'École biblique*. Cahiers de la Revue biblique, Paris, Gabalda, 1990.

On connaît trop bien la carrière du Père Lagrange pour qu'il soit nécessaire d'en répéter tous les détails¹ Il nous faut cependant en rappeler quelques-uns si nous voulons bien comprendre son apport à l'étude du Nouveau Testament.

Né le 7 mars 1855, il avait, après son service militaire, passé son doctorat en droit et mis sa vocation à l'épreuve au séminaire sulpicien d'Issy-les-Moulineaux avant d'entrer chez les Dominicains de la Province de Toulouse en 1879. Au cours de ses études théologiques à Salamanque (1880-1886) ses supérieurs notèrent le don qu'il avait pour les études bibliques, mais ce ne fut qu'en 1888 qu'on l'envoya à l'Université de Vienne. Lui-même a expliqué ce qu'il y faisait et ce à quoi il espérait parvenir : « Je ne suivis aucun cours à la faculté de théologie. J'avais étudié seul le syriaque et l'arabe, commencé l'assyrien. Je suivis, pour l'arabe et l'assyrien, le cours du professeur David-Heinrich Müller, pour l'égyptien hiéroglyphique et hiératique, celui du professeur Reinich et aussi à l'école de commerce le cours de M. Wahrmond pour l'arabe. M. Müller eut la bonté de me donner quelques indications particulières sur l'exégèse rabbinique et la Mishnah. Il se montra pour moi un bon israélite, et c'est chez lui que je rencontrais le professeur Euting qui m'apprit à faire les estampages. Mon ambition n'était pas de me rendre fort dans chacune de ces matières, mais de former plus tard, à Toulouse, un corps professoral biblique². »

Il se trouve que ce fut à Jérusalem qu'il eut à former des professeurs. Ceci cependant a moins d'importance que l'orientation intellectuelle révélée par ce qu'il dit et qui montre à quel point il se rendait compte de la situation à son époque. Vers la fin du XIX^e siècle, les problèmes épineux des études bibliques portaient sur l'Ancien Testament. C'était là que les traditionalistes qui, dans le passé, avaient accepté la Bible sans se poser de questions et qui, à présent, en défendaient le sens littéral, s'opposaient aux spécialistes dont les découvertes remettaient en question des interprétations classiques. Par exemple, comme l'on savait désormais qu'il y avait eu des quantités de codes juridiques au Proche-Orient, il devenait impossible de soutenir que la législation d'Israël était venue directement du ciel comme le déclarait l'Ancien Testament. Selon la Bible, Moïse aurait minutieusement fixé tous les

¹ *Le Père Lagrange. Au service de la Bible. Souvenirs personnels*, Paris, Éditions du Cerf, 1967. F.-M. BRAUN, o.p. *L'œuvre du Père Lagrange. Étude et Bibliographie*, Fribourg, Éditions St Paul, 1943. H.-L. VINCENT, « Le Père Lagrange », *RB* 47 (1938) pp. 321-354.

² *P. Lagrange*, p. 30.

détails du culte israélite, mais cette affirmation se trouvait contredite par la preuve irréfutable qu'il y avait eu un développement progressif de tous les autres cultes connus. Pour beaucoup de gens à l'intérieur de l'Église accepter de telles opinions mettait la foi en danger. Pour le Père Lagrange et une poignée de savants chrétiens, refuser d'accepter les implications des découvertes modernes était un danger pour la foi de l'Église catholique avec des conséquences désastreuses pour ceux qui se fiaient à son jugement. La curiosité scientifique et le souci pastoral s'unissaient donc pour le pousser vers ce champ périlleux de la recherche. Ajoutons-y le côté intransigeant de son caractère. Bien que l'expression en soit un peu grandiloquente, il y a une bonne part de vérité dans ce que disait J. Chaine : « Les endroits où l'on se bat sont moins sûrs, mais c'est là qu'on peut le mieux servir³. »

L'Inspiration de l'Écriture Sainte

Sous-jacent aux questions particulières, il y avait le problème fondamental de l'autorité de la Bible. Le Père Lagrange fut donc obligé de prendre position sur l'inspiration et l'inerrance de l'Écriture Sainte. Dans les débuts de son enseignement, la théorie dominante soutenait que Dieu était l'inspirateur du contenu de l'Écriture, mais non de sa lettre. La renaissance thomiste du milieu du XIX^e siècle mettait en question la théologie de la grâce sur laquelle s'appuyait cette théorie. Peu à peu apparut une autre solution qui faisait appel à la notion de causalité instrumentale chez saint Thomas afin d'expliquer comment la totalité de l'œuvre était à attribuer à Dieu et à l'auteur, mais à chacun selon sa manière. Le Père Lagrange appuya d'abord cette nouvelle hypothèse dans la recension qu'il fit d'un article du Père Thomas Pègues, o.p., un de ses confrères de Toulouse⁴.

À ce moment-là cependant « il ne faisait que jouer au théologien dominicain en suivant Zigliara et Pègues qui attaquaient le point de vue jésuite sur la grâce et l'inspiration ». Cette pénétrante observation de J. Burtchaell met en lumière ce qu'il considère comme la seconde et la troisième phase qu'il juge les plus importantes dans le développement de la pensée du Père Lagrange à ce sujet⁵.

Deux réactions critiques obligèrent le Père Lagrange à expliquer sa position, ce qui signifiait qu'il devait faire face au problème de l'inerrance. Il écrivait, « nous avons le principe traditionnel d'exégèse : Dieu n'enseigne infailliblement que ce que l'écrivain sacré enseigne. Nous avons le principe de bon sens : l'écrivain sacré n'enseigne que ce qu'il veut enseigner. Nous avons le principe de critique littéraire : l'intention de l'auteur se manifeste par le genre qu'il a choisi. Il ne nous reste plus qu'à mettre ces principes en regard d'un principe de logique non moins élémentaire : le terme ne renferme ni la vérité ni l'erreur, il n'y a d'erreur ou de vérité que lorsqu'il y a jugement, c'est-à-dire affirmation ou négation catégorique. Et il n'y a jugement catégorique que lorsque l'auteur veut le prononcer⁶ ».

L'importance primordiale accordée aux genres littéraires est manifeste. Chacun à sa manière d'articuler la vérité, et, cherchant soigneusement les différentes significations possibles, le spécialiste pouvait déterminer exactement ce que l'auteur sacré avait voulu dire.

³ « L'Ancien Testament. Le Sémitisme » *L'œuvre exégétique et historique du R.P. Lagrange* (Cahiers de la Nouvelle Journée, 28), Paris, Bloud & Gay, 1935, p. 20.

⁴ « Une pensée de saint Thomas sur l'inspiration scripturaire », *RB* 4 (1895), pp. 563-571.

⁵ *Catholic Theories of Biblical Inspiration since 1810. A Review and Critique*, Cambridge, University Press, 1969, p. 139.

⁶ « L'inspiration et les exigences de la critique », *RB* 5, (1896), p. 507.

Le Père Lagrange était certain que, de cette manière, tout conflit entre la Bible et les découvertes modernes pouvait être évité.

La troisième étape de l'évolution de la pensée du Père Lagrange apparaît dans les conférences qu'il donna à l'Institut catholique de Toulouse en 1902 sur « La Méthode historique surtout à propos de l'Ancien Testament. » Elles furent publiées l'année suivante⁷. Ce livre donnait les grandes lignes d'un vaste programme portant sur une authentique science critique catholique ; sa pertinence a été soulignée par sa réédition en 1966 avec une préface du Père de Vaux, o.p.⁸. Cependant, dans le chapitre sur l'inspiration, le Père Lagrange revient sur sa position antérieure en ce qui concernait le lien entre l'inerrance et ce que l'auteur sacré avait jugé devoir communiquer. Tirant argument des imperfections de l'Ancien Testament comparé au Nouveau Testament, il écrit : « L'inspiration conduit à l'écriture. Par sa nature l'écriture a pour but de fixer et de conserver une connaissance antérieure acquise. De sorte que le chemin de l'Inspiration n'a pas pour objet premier d'enseigner, mais de conserver le souvenir des vérités révélées et des faits de l'histoire qui permettent de comprendre l'ordre et la suite de la révélation, quoique le but de l'écrivain sacré puisse bien être l'enseignement⁹.

Cette vision extraordinairement ouverte aurait vraiment dû faire l'effet d'un pavé jeté dans la mare des grenouilles traditionalistes, mais elle n'attira guère l'attention¹⁰. Une des raisons en est peut-être que le Père Lagrange lui-même commença tout de suite à s'en écarter. Il n'était pas préparé à appliquer ce point de vue au Nouveau Testament, ni même aux livres historiques dans l'Ancien. Afin d'expliquer les difficultés trouvées dans celui-ci, il proposa une théorie de *l'histoire apparente*¹¹. Ceci attira contre lui une attaque venimeuse de A. Delattre, s.j.¹². L'atmosphère se gâta si rapidement que ses supérieurs ne permirent pas au Père Lagrange de publier de réponse¹³. Cette interdiction s'étendit bientôt à d'autres sujets et il cessa d'écrire sur l'inspiration. J. Burtchaell a noté avec perspicacité : « Au sommet de sa carrière, le Père Lagrange essayait d'élaborer une théorie de l'inspiration qui serait à la fois critique et systématique. Ses idées manquaient encore un peu de netteté et de consistance¹⁴. » Grâce au Père Lagrange la théorie de l'inspiration verbale était devenue dominante parmi les catholiques, mais l'arrêt du dialogue scientifique priva certainement l'Église de points de vue qui l'auraient enrichie si on avait permis au Père Lagrange de continuer à élaborer ses idées.

Les grands commentaires

Lorsqu'arrive l'année 1907 le climat intellectuel était devenu tellement délétère que les autorités de l'Église et de l'Ordre pensèrent qu'il serait inopportun de laisser le Père Lagrange publier le commentaire de la Genèse auquel il travaillait depuis 10 ans¹⁵. L'acceptation de cette épreuve n'adoucit en rien la défiance dont il était l'objet : « Pour les

⁷ Une version anglaise apparut très rapidement. *Historical Criticism of the Old Testament*, traduite par E. Meyers, London, CTS, 1906.

⁸ *La méthode historique, surtout à propos de l'Ancien Testament*, Paris, Cerf, 1966.

⁹ *La méthode historique*, 1904, p. 90.

¹⁰ Pour autant que je sache, la seule tentative menée pour en découvrir les implications, fut celle de F. SCHROEDER, s.j. : « Père Lagrange : Record and Teaching in Inspiration » *CBQ* 20 (1958) pp. 206-217.

¹¹ *La méthode historique*, 1904, p. 104-109.

¹² *Autour de la question biblique : Une nouvelle exégèse et les autorités qu'elle invoque*, Liège/Paris, Dessain, 1904.

¹³ *Père Lagrange*, pp. 141-151.

¹⁴ *Catholic Theories of Inspiration*, p. 145.

¹⁵ *Père Lagrange*, pp. 91, 159, 167-169.

désarmer, je renonçai entièrement à l'étude de l'Ancien Testament, si ce n'est en vue du Nouveau, et puisque mes supérieurs ne m'autorisaient pas à dire adieu aux études bibliques, je me consacrai à l'étude de l'Évangile¹⁶. »

Selon le Père Vincent, ce fut le Père Cormier, Maître général des Dominicains, qui suggéra de passer au Nouveau Testament en guise de compromis¹⁷. À l'époque, un changement de direction aussi radical dut paraître incompréhensible mais, avec l'avantage du recul on peut voir la main de la Providence dans cette décision dont Patrick W. Skehan a dit : « Quels qu'aient pu être les besoins dans le champ des études vétéro-testamentaires, l'absence des travaux du Père Lagrange sur l'Évangile aurait incontestablement laissé un vide beaucoup plus grand¹⁸. »

C'est ainsi que pour l'année 1907-08 à l'École biblique le Père Lagrange assura un cours sur la théologie des Évangiles synoptiques. Le sujet en était l'*Évangile de Marc* ; il en publia un volumineux commentaire en 1911. Ce fut la seule année où il l'enseigna ! Il avait commenté trois fois l'*Épître aux Romains* (1896-97, 1910-11, 1913-14) avant d'écrire le commentaire terminé en 1914 mais publié seulement en 1916. Exilé en Palestine par les Turcs en 1915¹⁹, il était normal pour lui d'employer ses moments de loisir à Paris en composant un commentaire sur les *Galates* (1918).

Cette bifurcation vers saint Paul demande une explication car le Père Lagrange n'avait cessé de travailler à un commentaire sur Luc depuis 1912²⁰ et avait donné à deux reprises des conférences sur ce texte (1911-12 et 1914-15). On l'avait également désigné pour en assurer l'enseignement durant « l'année terrible » quand il fut brusquement rappelé de Jérusalem par le Père Cormier le 4 septembre 1912 et n'eut la permission de retourner à l'École biblique qu'au mois de juillet suivant²¹. Ce qu'il fit cet été-là fournit une base de réponse : « J'étais rentré à Jérusalem au moment des vacances. Je les employai à écrire une petite vie de saint Justin. C'était un théorème évident parmi nos adversaires que l'absence de théologie nuisait à mon érudition. Je fus donc assez satisfait de m'entendre dire par le Père général "que l'examineur avait été 'enchanté' non seulement des faits mais de la compétence philosophique et théologique dont vous y avez fait preuve"²². » Nous avons ici un aperçu de l'astucieuse sagacité politique qui faisait tout autant partie du caractère du Père Lagrange que sa sainteté. Un commentaire sur l'*Épître aux Romains* lui donna une occasion supplémentaire de montrer la solidité de ses connaissances en théologie scolastique.

Parmi les commentateurs il accordait une place éminente à saint Thomas et souligna que sa propre interprétation contribuait pour sa part à « montrer, dans l'exégèse indépendante un retour vers l'exégèse catholique sur les débuts de l'exégèse luthérienne »²³.

¹⁶ *Père Lagrange*, p. 172.

¹⁷ « Le Père Lagrange » *RB* 47 (1938) p. 347.

¹⁸ « Père Lagrange and History in the Bible » in *Lagrange Lectures 1963*, Dubuque, Aquinas Institute, 1963, p. 26.

¹⁹ Événement qui suscita ces paroles : « C'était à nous, paraît-il, à faire valoir le caractère international de notre École. Nous avons répondu que, si nous avions largement accueilli des non-français et d'un cœur si large, c'est précisément parce que ce cœur était français. L'École Pratique d'Études Bibliques a été fermée parce que française, elle renaîtra française », dans « Après vingt-cinq ans », *RB* 12 (1915) p. 261.

²⁰ *Père Lagrange*, p. 206, note 62.

²¹ *Père Lagrange*, pp. 200 ss. L.-H. VINCENT, « Le Père Lagrange », *RB* 47 (1938) p. 349.

²² *Père Lagrange*, p. 215.

²³ *Saint Paul. Épître aux Romains* (ÉB), Paris, Gabalda, 1916, p. IV.

Une fois qu'il eut réglé cette question le Père Lagrange retourna à la seule chose qui l'intéressait réellement, les *Évangiles*. Quand l'École biblique rouvrit ses portes après la Première Guerre mondiale, le premier cours qu'il donna traita de saint Luc (1919-20) et son commentaire fut publié l'année suivante. Il se peut qu'il ait enseigné sur Matthieu en 1920-21. Il le fit certainement au cours de l'année universitaire suivante en préparant son commentaire sur le premier Évangile qui fut complété en 1922 et publié l'année suivante. Il ne nous reste aujourd'hui que son travail sur le quatrième Évangile et il n'est pas surprenant que l'enseignement qu'il donna en 1922-24 ait été entièrement consacré à Jean. Terminé en 1924, son commentaire parut en 1925. Désormais, il ne devait plus donner de cours sur le Nouveau Testament sauf « l'Exégèse comparée des Évangiles », préparation évidente à sa *Synopsis Evangelica Graece* (1926) d'où il tira son seul livre populaire : *L'Évangile de Jésus-Christ* (1928) qui fut traduit en plusieurs langues et qui, à une certaine époque, se trouvait dans la bibliothèque de tout prêtre catholique²⁴.

L'année où il termina cette série de six volumineux commentaires était celle de son soixante-dixième anniversaire. Peu de temps après, dans un moment d'apitoiement sur soi qui ne lui ressemblait guère, il put se décrire comme « un rouage inutile²⁵ ». Dans les disciplines qui leur étaient propres, ses disciples étaient parvenus à son niveau. Le successeur qu'il s'était choisi, pour l'étude du Nouveau Testament, le Père Raphaël Tonneau, o.p., élève à l'École biblique depuis 1922²⁶ était prêt à enseigner ; l'avenir étant assuré, il pouvait raisonnablement chanter son *Nunc Dimitis*. Le Père Tonneau cependant ne devait enseigner que quatre années (1926-30). Le Père Abel fut appelé à la rescousse pour le remplacer en 1930-31, et l'année suivante un jeune dominicain, Augustin Carrié, donna les cours sur Marc. Le Père Lagrange espérait en faire peut-être son successeur, mais au bout d'une année, Carrié décida que l'austère vie intellectuelle de l'École ne lui convenait pas et il rentra en France.

En dépit de son âge – il avait 77 ans – on comprend que le Père Lagrange se soit senti contraint de reprendre le fardeau des cours. Il est peu probable cependant que le sens du devoir ait été sa seule motivation car, de ces cours (1932-35), sortirent les deux premiers volumes de sa grande introduction à l'étude du Nouveau Testament, l'un axé sur le canon du Nouveau Testament, l'autre sur les principes de la critique textuelle (1935), le troisième volume aurait logiquement dû être consacré à la critique littéraire qu'il avait enseignée en 1934-35, mais, en fait, il portait sur la critique historique (1937). Ce livre fut écrit en France après que le Père Lagrange ait dû quitter Jérusalem pour des raisons de santé en 1935. Cette fois-ci, il ne retourna pas en Terre sainte. Il mourut le 10 mars 1938 et ce ne fut qu'en mai 1967 que ses restes furent ramenés à Jérusalem et déposés dans la basilique de Saint-Étienne.

Ce rapide aperçu sur le Père Lagrange et ses publications sur le Nouveau Testament n'a pas essayé de prendre en compte les nombreux écrits durant cette période. Il est surprenant de constater que le nombre d'études issues des travaux préparatoires à ses commentaires est très limité²⁷. Presque tous couvrent pratiquement l'ensemble des sujets se rapportant au Nouveau Testament ou à l'histoire des débuts du christianisme. Ils révèlent une extraordinaire érudition mise en valeur par un esprit pénétrant et une plume alerte. La rapidité et la concentration dont il faisait preuve dans son travail étaient incroyables.

²⁴ La version anglaise est intitulée *The Gospel of Jesus Christ*, London, Burns Oates and Washbourne, 1938.

²⁵ *Père Lagrange*, p. 215.

²⁶ R. TONNEAU, « Le sacrifice de Josué sur le mont Ébal », *RB* 35 (1926) p. 198.

²⁷ Un pour Marc (1910) ; quatre pour Romains (1911, 1914, 1915) ; un pour Galates (1917) ; deux pour Luc (1911, 1914) et deux pour Jean (1923, 1924).

Par ce qu'en ont rapporté les étudiants qui vivaient à l'École biblique lorsque le Père Lagrange était en pleine force, on peut reconstituer sa journée de travail²⁸. Tôt levé, il avait dit sa messe suivie d'une longue action de grâces, nettoyé sa chambre et pris son petit déjeuner avant de se mettre au travail à sept heures. Jusqu'à onze heures quarante-cinq, il n'acceptait aucune interruption. À un étudiant venu lui souhaiter la bonne année un premier janvier il répondit : « Nous échangerons nos vœux après le déjeuner. Ce n'est pas le moment, je travaille. » S'il quittait sa chambre, c'était pour aller à la bibliothèque vérifier une référence. Il écrivait sur une grande table de bois chargée de livres empilés de chaque côté. Il savait si bien organiser ses idées qu'il lui était rarement nécessaire de réécrire une page. Les grandes feuilles blanches se remplissaient vite de sa nette écriture penchée. Il ne s'arrêtait que lorsque la cloche sonnait l'office qu'il ne manquait jamais. À la récréation, après le déjeuner, il prenait toujours un plaisir enfantin à ouvrir les colis de livres. Il emportait ceux qui l'intéressaient à l'ombre, dans le jardin quand il faisait beau ou à sa chambre en hiver, et il lisait jusqu'au goûter à seize heures trente. Il lui arrivait alors de faire une promenade. Sinon, il retournait chez lui pour lire des épreuves ou écrire des recensions de livres. À la récréation du soir, après le dîner, il jouait aux échecs avant complies. Ensuite, il allait se coucher de bonne heure.

Il était tenu de s'imposer cette discipline pour assurer un rendement aussi extraordinaire mais seul le bon sens qu'il mettait à varier la routine de son travail quotidien explique qu'il ait pu maintenir ce rythme si longtemps. En plus de tout cela, il rendait visite à des amis à Jérusalem, suivait des conférences scientifiques et allait en France voir sa famille tous les deux ans. Dans les conversations, il pouvait être plein d'esprit. Une fois, quelqu'un faisait remarquer que son École avait été imitée à Jérusalem par les Anglais, les Américains, les Allemands, les Franciscains et les Jésuites : « si j'avais pris un brevet, répondit-il, je serais cousu d'or ! » Sa gaieté est mise en valeur de façon charmante par un article drôle et astucieux qui correspond parfaitement à son titre : « Julien l'Apostat, prédicateur de retraites sacerdotales »²⁹.

Le climat intellectuel

Si l'on essaie d'évaluer l'apport du Père Lagrange aux études néo-testamentaires, il faut tenir compte des circonstances dans lesquelles il travaillait. Malgré la soumission aux autorités de l'Église qu'il manifesta en abandonnant son commentaire de la Genèse et en passant à un secteur totalement différent, la méfiance embrumait encore l'esprit de ses ennemis dont les rapports influençaient inévitablement l'attitude de Rome, qui à ce moment même, affrontait la crise moderniste. Tout ce qu'il publiait était passé au crible, mais aucune accusation formelle ne fut jamais portée contre lui. Le pape Pie X mit le doigt sur le problème en disant : « maintenant il n'y a rien, mais il y a le passé³⁰ ». Même alors, il n'y avait eu que des doutes et des critiques au sujet de son travail sur l'Ancien Testament. Aucune condamnation ou censure. Cependant on l'accusait de ne pas être très orthodoxe. Ceux qui ne lui faisaient pas confiance et qui n'étaient pas prêts à lire ses œuvres avec l'attention qu'elles méritaient avaient tendance à le mettre dans le même sac que Renan et Loisy.

Ernest Renan écrivit sa *Vie de Jésus* en 1863. Dans cet ouvrage il revêtait une lourde érudition germanique des habits de l'Orient mystérieux et la rendait ainsi attrayante. Quand le

²⁸ J. Chainé

²⁹ « Julien l'Apostat, prédicateur de retraites sacerdotales », *VSpirSup* 17 (1928) pp. 242-248.

³⁰ *Père Lagrange*, pp. 179-180.

Père Lagrange commença à traiter sérieusement de ce livre, celui-ci avait déjà été réédité cinquante-deux fois et une édition à bon marché l'avait été cent-vingt fois³¹. Un tel succès ne pouvait qu'augmenter la révolus ion de l'Église face à ce portrait de Jésus présenté dans cet ouvrage. Renan analysait les récits des quatre Évangiles de manière à ne retenir comme historique que les grandes lignes de l'Évangile de Jean. Sur ce canevas ténu, il projetait ensuite ses idées les plus fantaisistes : Jésus n'était même pas un sage ou un prophète, simplement un charmeur dont le but essentiel était de s'attirer l'admiration sans réserve d'un groupe auquel il communiquait la semence de sa doctrine. Leur interprétation naïve de la sérénité joyeuse qu'il répandait autour de lui en Galilée fit naître l'impression qu'il avait inauguré un état paradisiaque. Ce devait donc être le Messie, titre qu'il acceptait avec quelque gêne car il savait fort bien qu'il ne l'était pas. Cette petite tromperie avait comme excuse un désir de plaire mais, selon Renan, elle poussa Jésus à faire de faux miracles parce qu'il avait besoin de réussir. Il était évident qu'aucun catholique ne pouvait accepter cette présentation de Jésus-Christ.

Si l'importance de Renan était encore grande au début du vingtième siècle, Alfred Loisy avait l'avantage de l'actualité. Ses livres représentaient le sommet de la critique biblique et le Père Lagrange les recensait à mesure de leur parution. C'était un brillant exégète dont les observations détaillées gardent à ce jour une grande partie de leur valeur. Ses notes sur n'importe quel texte valent encore d'être lues. Le problème résidait dans la façon dont il assemblait les passages. Il ne croyait pas en un Dieu personnel et, par conséquent, refusait toute autorité de l'Église : ses dogmes étaient un obstacle à la liberté de la recherche. Mais comme il savait qu'attaquer de face une institution aussi puissante ne pouvait signifier que la défaite, il résolut de la miner de l'intérieur en modifiant subtilement le sens de ses enseignements³².

Pour Loisy, qui était le Jésus historique ? « Un ouvrier de village, naïf et enthousiaste, qui croit à la prochaine fin du monde, à l'instauration d'un règne de justice, à l'événement de Dieu sur terre et qui, fort de cette première illusion, s'attribue le rôle principal dans l'organisation de l'irréalisation citée ; qui se met à prophétiser, invitant tous ses compatriotes à se repentir de leurs péchés afin de se concilier le grand juge dont la venue est imminente et subite comme celle d'un voleur ; qui recrute un petit nombre d'adhérents illettrés, n'en pouvant guère trouver d'autres, et provoque une agitation d'ailleurs peu profonde, dans les milieux populaires, qui devait être arrêté promptement, et qui le fut, par les pouvoirs constitués, qui ne pouvait échapper à la mort violente et qui la rencontra³³. » Paul fut le premier à donner à cette mort une valeur rédemptrice et c'est à partir de là que sont issus tous les autres éléments de la tradition évangélique. On se mit à s'intéresser à la vie de Jésus et il fallut donc inventer des épisodes et un enseignement. On avait besoin de miracles pour illustrer le rapport qu'il avait avec Dieu. Des spéculations théologiques placées sur les lèvres de Jésus devenaient des affirmations révélatrices de ce qu'il savait de lui-même³⁴.

³¹ « La vie de Jésus d'après Renan », *RB* 27 (1918) pp. 432-506.

³² « C'est, dis-je, tout ce système dont la caducité m'est apparue depuis vingt ans, et dont j'avais essayé d'élargir peu à peu la signification, persuadé, d'une part, qu'il était, tel quel, un obstacle à toute liberté de l'intelligence et à tout progrès de la science, et, d'autre part, qu'il contenait une âme de vérité morale dont l'excellence apparaîtrait dès qu'on aurait pu la tirer de sa gaine séculaire », (*Quelques lettres sur des questions actuelles et sur des évangiles Synoptiques*, Ceffonds, 1908, pp. 68 ss.), cf. *RB* 17 (1908) p. 609.

³³ *Les Évangiles Synoptiques*, Ceffonds, 1907, I, p. 252.

³⁴ Loisy fit la synthèse de ses études évangéliques dans *Jésus et la tradition évangélique*, Paris, Nourry, 1910, qui fut recensé par Lagrange dans la *RB* 20 (1911) pp. 294-299 ; voir aussi son *Monsieur Loisy et le Modernisme à propos des 'Mémoires d'A. Loisy'*, Paris, Cerf, 1932.

Renan et Loisy soutenaient l'un et l'autre que leurs conclusions dérivait de l'étude critique qu'ils avaient faite du Nouveau Testament. De telles conclusions étaient inacceptables même pour les esprits les plus ouverts de l'Église, et ceux qui déclaraient que cette façon d'aborder les Évangiles était moderne et scientifique devenaient inévitablement suspects. On pensait qu'il n'y avait là qu'un premier pas vers une image de Jésus semblable à celles présentées par Loisy et Renan. Le Père Lagrange, lui, voyait que ces conclusions n'étaient pas liées à la méthode historique en elle-même mais aux idées préconçues de certains qui la mettaient en pratique³⁵. Il n'avait cependant pas la naïveté de croire que cette déclaration de principe satisferait ses détracteurs. Il percevait clairement l'hostilité extrême du climat intellectuel dans l'Église ; il se rendait compte qu'il n'était pas libre de dire tout ce qu'il pensait et qu'il lui fallait formuler très soigneusement ce qu'il voulait exprimer. Si l'on mettait en doute la droiture de ses intentions il était certain que ses paroles seraient détournées de leur sens. Il n'était pas libre non plus de décider de l'opportunité d'une recension. Refuser de traiter des opinions de Loisy eût été interprété comme une approbation tacite. Par conséquent, il fut obligé d'adopter une attitude apologétique. Il lui fallait défendre les positions traditionnelles de l'Église sur les auteurs et les dates des livres du Nouveau Testament. En effet, les décrets successifs de la Commission Pontificale Biblique sur Jean (1907), Matthieu (1911), Marc et Luc (1912) leur imposaient un caractère officiel. Il marchait donc sur la corde raide. D'une part, il devait considérer honnêtement les conclusions solidement fondées de la méthode historique, mais, d'une part, il fallait qu'il prouve son respect pour la tradition. Cela déjà convenait bien à sa personnalité car, au fond, le Père Lagrange était conservateur et n'adoptait des positions avancées que lorsqu'il y était forcé par l'évidence.

L'Évangile de Marc

À l'époque pré-critique de l'attitude envers la Bible, l'historicité des Évangiles allait de soi. On tenait pour certain qu'ils rendaient compte mot à mot des choses telles qu'elles s'étaient réellement passées. Ce que les gens savaient des Évangiles en était les lignes essentielles plus quelques détails significatifs. On n'attachait aucune importance au fait que, dans certains cas, les Évangiles présentaient des versions fort différentes du même épisode. De telles variantes ne devinrent un problème qu'à l'événement de la science critique. Ainsi, quand Marc disait que l'herbe était verte lorsque furent nourris cinq mille hommes, et que Matthieu ne le disait pas, les critiques en concluaient que Matthieu avait jugé que ce détail dans le récit de Marc n'avait aucune importance et décidé de l'omettre. L'implication immédiate de ce type de conclusion était que Matthieu dépendait de Marc. Pour les conservateurs catholiques, cela ne signifiait qu'une seule chose, la réduction du nombre de ceux que l'on considérait comme les témoins oculaires du ministère de Jésus. Par conséquent, le problème synoptique (le rapport des Évangiles entre eux) devenait un champ de bataille.

Au temps du Père Lagrange, cependant, un certain nombre de savants catholiques éminents en étaient venus à accepter la théorie des « deux sources » qui postulait que la triple tradition de *Matthieu* et de *Luc* dépendait de *Marc*, tandis que selon la double tradition *Matthieu* et *Luc* dépendaient de *Q*. Ceci faisait passer le champ de bataille au deuxième Évangile car il devenait maintenant évident que l'historicité de toute la tradition évangélique reposait sur l'histoire de Marc.

³⁵ Voir « Jésus et la Critique des Évangiles » d'abord lettre ouverte à P. Batiffol, qui fut publié en appendice à la seconde édition de *La méthode historique surtout à propos de l'Ancien Testament* (1904).

Il y avait des points brûlants : l'originalité et l'unité de *Marc*. Partant de la supposition que *Matthieu* et *Luc* se seraient servi de tout ce qu'ils auraient pu trouver sur le ministère de Jésus et, observant par ailleurs que ces Évangiles ne contenaient pas tout *Marc*, ils en déduisirent que *Matthieu* et *Luc* dépendaient d'une forme plus primitive de l'Évangile de *Marc* (Ur-Markus) et après qu'ils s'en soient servi de nouveaux éléments furent ajoutés au second Évangile pour en donner la version actuelle. D'autres exégètes affirmaient que *Marc*, dans sa forme actuelle, s'inspirait également de *Q* et que, par conséquent, le texte était fort éloigné des événements rapportés, et les critiques faisaient remarquer que l'on ne pouvait se fier à son historicité.

Si des spécialistes sans idée préconçue pouvaient parvenir à de telles conclusions que pouvait-on attendre de ceux dont l'intention était d'attaquer l'Église ? Dès lors que l'on pouvait légitimement critiquer le texte, Loisy tira profit de ce que cela comportait d'inévitablement subjectif pour faire passer son point de vue personnel sur les origines du christianisme. Ainsi en *Marc*, il distinguait quatre documents. Document A, « une simple notice concernant Jésus de Nazareth qui, après avoir réuni quelques adhérents dans son pays de Galilée en prêchant l'avènement prochain du règne de Dieu, a été crucifié à Jérusalem, par jugement de Ponce Pilate comme prétendant à la royauté sur les juifs. Document B, une série de compléments intercalés dans la notice précédente et comprenant des récits de miracles, ou bien des prédications de Jésus relatives aux faits de la notice. Document C, une autre série de compléments destinés à étoffer la biographie du Christ en donnant une idée de son enseignement. Document D, le point de vue général de la compilation tel qu'il résulte d'additions et de retouches qui semblent imputables au dernier rédacteur³⁶ ».

Il est clair à présent qu'en écrivant son premier commentaire sur *Marc*, le Père Lagrange saisisait le taureau par les cornes. Bien que pénétrant sur un terrain nouveau, il ne se donna pas un temps de répit mais se plaça dès l'abord au cœur du débat contemporain. Dans son introduction, il déclara nettement son intention d'affronter les critiques libéraux sur leur propre terrain, mais en même temps, il faisait remarquer que son point de vue était autre : « la différence des méthodes tient en ceci que M. Loisy traite les textes comme des accusés et que je les regarde comme témoins³⁷ ». Selon le système juridique français, l'accusé pouvait être soumis à une épreuve assez rude pour essayer de vérifier l'hypothèse de travail du magistrat instructeur. Le Père Lagrange préférait le système britannique selon lequel un témoin est accepté sans soupçon jusqu'à ce que soit avancée une preuve contraire.

En ce qui touchait à l'unité de *Marc*, le Père Lagrange ne pouvait se confronter directement à Loisy car ce dernier ne daignait pas spécifier quels étaient les versets qu'il fallait attribuer à chacun de ses quatre « documents ». Il prit donc comme adversaire E. Wendling, qui soutenait que *Marc* avait acquis sa forme actuelle grâce aux efforts successifs d'un historien, d'un poète et d'un théologien³⁸. S'inspirant beaucoup de l'œuvre de Swete et Hawkins, des anglicans modérés qui avaient les mêmes préoccupations que lui, Lagrange soutenait que le style, la syntaxe et le vocabulaire typique de *Marc* se retrouvaient aux trois niveaux présentés par Wendling. Ceci n'est pas très original et le procédé est faussé par le transfert abusif sur un seul auteur de statistiques portant sur un texte qui est peut-être composite. Par contre, Lagrange est plus personnel dans l'analyse qu'il fait de la technique narrative de *Marc*. Il réussit à en démontrer l'unité, mais il poussa sa preuve un peu trop loin

³⁶ *Jésus et la tradition évangélique*, p. 31.

³⁷ *Évangile selon saint Marc* (ÉB), Paris, Gabalda, 1911, p. III.

³⁸ *Die Entstehung des Markus-Evangeliums, Philologische Untersuchungen*, Tübingen, Mohr (Siebeck), 1908.

en voulant y reconnaître le style d'un témoin illettré³⁹. On peut déceler ici le souci apologétique de confirmer la thèse traditionnelle (Papias, Justin, Irénée) selon laquelle *Marc* était le compagnon de Pierre et rendait compte de sa prédication. Il n'est pas nécessaire et l'on ne peut prouver que Pierre était illettré simplement parce que c'était un pêcheur. Il suffit de souligner que, dans l'Évangile de Marc, nous avons à faire à un témoin oculaire, et cette insistance de la part du Père Lagrange a résisté à l'épreuve du temps⁴⁰.

La partie la plus originale de l'introduction du Père Lagrange se trouve dans la façon dont il traite du substrat sémitique de *Marc* : il était admirablement préparé à cela par le travail qu'il avait fait sur l'Ancien Testament. Sa conclusion selon laquelle l'Évangile de Marc n'est pas la traduction d'un texte araméen original mais que sa langue est fortement teintée de formes sémitiques a été confirmée par des études ultérieures⁴¹. On peut mettre à son crédit qu'il ne s'est pas servi de cette opinion comme d'une indication supplémentaire de la tradition pétrinienne.

Tout en refondant les théories de Wendling et d'autres sur les origines diverses du texte, Lagrange n'avait pas l'intention de nier que Marc se soit servi de sources, mais il affirmait que l'évangéliste était un auteur et non un simple rédacteur⁴². Il voulait dire par là que Marc avait agencé librement les éléments oraux qui lui étaient parvenus, mais il nuancait cette opinion en admettant qu'il arrivait parfois à Marc d'agir davantage en rédacteur. Il hésitait beaucoup quant au rapport de *Marc* à *Q*. Après avoir très soigneusement pesé les divers arguments, il conclut en fin de compte que *Marc* connaissait *Q* mais ne s'en était pas servi. Ces conclusions étaient très prudentes mais, vue l'atmosphère de l'époque, le simple fait de parler de la sorte était extrêmement hardi. Aux yeux de certains pasteurs catholiques il semblait qu'il ouvrait des portes qu'on n'aurait même pas dû laisser, encore moins déverrouiller.

Le courage du Père Lagrange est mis en lumière par le fait qu'il consacra un chapitre entier à l'historicité du deuxième Évangile. Il commença par poser une question qui n'a pas encore reçu de réponse satisfaisante : qu'est-ce qu'un Évangile ?⁴³ Nul avant lui n'avait encore songé au problème de la forme littéraire⁴⁴. À l'évidence, il appliquait ce qu'il avait fait auparavant pour essayer de discerner la vérité dans l'Ancien Testament selon les modalités de l'expression littéraire. Il ne poussa pas très loin la recherche des textes parallèles qui aurait pu clarifier son propos mais décida que la meilleure analogie au texte de Marc se trouvait dans le cycle d'Élie⁴⁵. Il se demanda alors si Marc avait été mené par quelque idée préconçue dans le choix et dans l'usage qu'il avait fait des données qu'il avait reçues de la tradition et il conclut par la négative en s'appuyant sur les passages qui militent contre la thèse de l'évangéliste, à savoir que Jésus était le Fils de Dieu, par ex. les membres de la famille de Jésus pensent qu'il a perdu l'Esprit (Mc 3, 21). Si Marc rapportait de tels faits c'était que la fidélité à ses sources l'emportait sur ses préférences personnelles⁴⁶.

³⁹ *Évangile selon saint Marc*, p. LXXV.

⁴⁰ Voir par exemple, V. TAYLOR, *The Gospel according to Mark*, London, Macmillan, 1963, pp. 148-149.

⁴¹ Taylor fournit une excellente synthèse (*Mark*, pp. 55-66).

⁴² *Évangile selon saint Marc*, p. CX. La vérité de cette vue perspicace n'apparut pleinement qu'avec la critique de la rédaction après la Seconde Guerre mondiale.

⁴³ Voir la discussion dans D.E. Aune, *The New Testament in its Literary Environment* (Library of Early Christianity 8), Philadelphia, Westminster, 1987, ch. 1.

⁴⁴ *Évangile selon saint Marc*, p. CXIV.

⁴⁵ *Évangile selon saint Marc*, p. CXIV.

⁴⁶ *Évangile selon saint Marc*, p. CXVII.

Jusque-là, on peut louer pleinement le Père Lagrange pour la solidarité de sa méthodologie, mais lorsqu'il entre dans le domaine de la vraisemblance des faits eux-mêmes, il y a confusion constante entre le possible et le probable⁴⁷. Les choses se sont peut-être passées comme le dit Marc, mais on n'en a pas tout-à-fait la preuve. En principe, il n'y a rien de faux dans l'approche de Lagrange, mais la connaissance détaillée de la psychologie et de la personnalité des personnages, et celle du contexte historique de l'époque dont il aurait eu besoin manquait dans le cas de Marc.

On peut avoir une appréciation plus nuancée de la façon dont le Père Lagrange traitait l'histoire en voyant comment il abordait un certain nombre de points critiques. Il ne cessait de rejeter l'exclusion a priori de tout caractère surnaturel dans les Évangiles par les critiques libéraux, mais on voit bien qu'il a eu des problèmes avec la voix et l'Esprit au baptême de Jésus (Mc 1, 10-11). Dans le texte même de son commentaire, il parlait du « caractère objectif » de cette « théophanie très matérielle » et excluait l'idée d'un phénomène purement subjectif⁴⁸, mais dans les notes techniques il disait : « Il s'agit d'une apparition sensible surnaturelle favorisée, mais une apparition sensible peut n'être vue que d'une seule personne spécialement favorisée... Les deux phénomènes (Voix de l'Esprit) pouvaient être perçus de tous ou d'un seul⁴⁹. » Il est difficile de dire ce que Lagrange croyait vraiment et c'était certainement délibéré. Telle était sa façon de protester contre le terrorisme intellectuel de son temps.

On voit apparaître un autre problème épineux dans la façon dont il traite du passage : « entendant ceci, ceux qui l'accompagnent vinrent pour le saisir ils disaient : « *il a perdu l'esprit* » (Mc 3, 21). Lagrange refuse la facilité d'identifier « ceux qui l'accompagnaient » à des amis ou à des disciples, et soutient que le passage fait référence à la famille de Jésus. Mais il va ensuite jusqu'à expliquer « il a perdu l'esprit » par le souci qu'ils auraient eu de ce que Jésus ne se nourrissait pas convenablement ! En même temps, il cite Loisy, en l'approuvant, pour déclarer : « ils ne disent pas que Jésus ait perdu la raison... mais ils le croient dans un état d'exaltation mystique qui lui fait perdre le sens du réel de la vie et de sa propre condition⁵⁰ ». Ces derniers mots laissent entendre que la famille de Jésus avait l'impression qu'il en était venu des prétentions qui dépassaient sa condition, auquel cas « il a perdu la raison » voudrait dire qu'ils ne croyaient pas en sa mission. Le Père Lagrange ne pouvait bien sûr par dire cela, car Marie faisait certainement partie des proches parents de Jésus, mais il avait donné une indication au lecteur perspicace.

En parlant de la liste des femmes au pied de la croix (Mc 15, 40-41) parmi lesquelles Marie, la mère de Jésus n'est pas mentionnée, le Père Lagrange ne tint pas compte de la contradiction avec le texte de Jean 19, 25. À d'autres occasions il savait faire tourner de telles contradictions à son propre avantage. Il proposait une explication de l'appel des premiers disciples (Mc 1, 16-20) qui aurait rejoint le cœur de n'importe quel traditionaliste : « tout l'épisode est inintelligible si l'on ne suppose pas que Jésus peut mettre en mouvement les volontés ». Ce qui donne l'impression qu'il disposait du pouvoir miraculeux d'attirer instantanément des disciples. Mais Lagrange introduit alors une courte phrase : « les choses sont encore bien expliquées en Jean⁵¹ » qui indique précisément le contraire car en Jean 1, 35, c'est Jean-Baptiste qui dirige les mêmes disciples vers Jésus et eux, une fois qu'ils le

⁴⁷ *Évangile selon saint Marc*, p. XVIII.

⁴⁸ *Évangile selon saint Marc*, p. 13.

⁴⁹ *Évangile selon saint Marc*, p. 9.

⁵⁰ *Évangile selon saint Marc*, p. 63-64.

⁵¹ *Évangile selon saint Marc*, p. 9.

connaissent, en recrutent d'autres. Cette dernière version de la vocation des premiers disciples est beaucoup plus probable. En ne donnant pas de référence précise au quatrième Évangile le Père Lagrange pariait que le lecteur moyen n'irait pas vérifier et il avait la rare satisfaction de dire ce à quoi l'on s'attendait tout en présentant sa propre interprétation.

Seuls les naïfs verront un manque d'intégrité intellectuelle dans de tels subterfuges. L'intégrité est liée à la manifestation de la vérité et, qu'elle qu'ait été la force de ses convictions, le Père Lagrange avait l'humilité d'admettre que ses interprétations n'étaient que de simples opinions que de nouvelles preuves pourraient réduire à néant dès le lendemain. Il y a là aussi une attitude scientifique bien fondée⁵². En outre, c'était un religieux en qui avait été inculqué très tôt un sens de responsabilité vis-à-vis de sa communauté et il ne voulait pas prendre de risques qui mettaient en danger l'École biblique, l'institution qui rendait possible les recherches de ses disciples⁵³. Il n'était pas non plus disposé à troubler les idées des croyants en un temps où des points beaucoup plus fondamentaux étaient remis en question. La règle de l'époque exigeait que des raisons aussi pratiques et sensées de garder une attitude effacée s'expriment par une noble soumission théologique à l'autorité toute puissante de l'Église⁵⁴.

Il n'y a aucun doute à avoir sur la sincérité du Père Lagrange lorsqu'il faisait de telles professions. Il aurait volontiers accepté une obéissance qui lui aurait été imposée. Mais il n'était pas naïf et savait fort bien que l'attention dont il était l'objet n'était pas uniquement motivée par un profond souci de la mission pastorale de l'Église. Il se rendait parfaitement compte que divers enjeux politiques étaient à l'œuvre et que les tactiques de ses ennemis devenaient plus haineuses à mesure que montaient les enchères⁵⁵. Il eut donc été stupide de la part du Père Lagrange de ne pas s'exprimer avec une grande précaution et il n'était qu'humain d'essayer de s'en tirer aussi bien que possible.

J'ai longuement traité du commentaire de *Marc* parce que c'était le travail initial du Père Lagrange sur le Nouveau Testament. On y voit clairement le climat intellectuel qui entourait ses écrits, les pressions dont il était l'objet et les résultats auxquels il parvient. Par sa structure et sa façon d'aborder les textes, cette œuvre est dans la ligne de ses autres commentaires évangéliques. F.-M. Braun en a bien décrit l'importance : « l'Évangile selon saint Marc marque une date dans l'exégèse catholique du Nouveau Testament car il n'existait pas sur les Évangiles de commentaire français vraiment scientifique⁵⁶ ». En d'autres termes, son importance est politique et non scientifique. Étant données sa formation à l'Université de Vienne et les ressources des connaissances contemporaines dont l'auteur disposait, le commentaire de Marc était une œuvre très estimable ; un savant sérieux y prenait une position

⁵² « Le savoir, en majeure partie, et toutes les explications ne sont que des hypothèses de travail, dont l'affinement constant constitue l'étoffe même de l'effort intellectuel. Le critère de valeur le plus important n'est pas tant la vérité qu'elles peuvent contenir que la capacité à promouvoir d'autres études, même si celles-ci finissent par les abandonner. » (O. GRABAR, *The Formation of Islamic Art*. New Haven-London. Yale University Press, 1973, p. XVIII).

⁵³ *Père Lagrange*, p. 204.

⁵⁴ Voir dernier paragraphe de l'Introduction de Lagrange au Commentaire de Marc : « En essayant de comprendre ce que dit Marc, écho de ce qu'a dit Pierre, témoin de Jésus, je n'ai eu d'autre intention que de mieux entendre les paroles de vie. Je sou mets ce que j'en ai écrit, sans aucune réserve, au jugement du successeur infaillible de saint Pierre, qui est comme lui, vicaire de Jésus-Christ. »

⁵⁵ Par exemple, le Commentaire de Marc fut condamné par un Jésuite italien pour désobéissance délibérée à un décret de la Commission pontificale biblique, décret qui ne parut qu'après la publication du commentaire. Voir la réponse de Lagrange : « À propos d'une critique du P. Rinieri 'Commentaire de saint Marc' », *RB* 21 (1912) pp. 633-637. Le décret est reproduit dans les pp. 605-607 du même numéro de la *RB*.

⁵⁶ *L'œuvre du Père Lagrange*, p. 117.

solidement étayée sur des sujets controversés. S'il s'était agi d'un théologien anglican écrivant à Oxford ou à Cambridge, le commentaire du Père Lagrange eut été reçu, au plan international, comme un apport de valeur à la littérature sur le deuxième Évangile mais non comme ouvrant des perspectives nouvelles. C'était un travail d'un bon niveau mais qui ne renouvelait pas la discipline des études sur l'Évangile.

Le commentaire de saint Marc du Père Lagrange ne faisait date que pour les catholiques et seulement parce qu'il s'agissait d'une œuvre catholique. Quand on songe au nombre de catholiques de par le monde, ce n'était pas une mince réussite. Qu'on permette à l'auteur de publier un commentaire sur les trois autres Évangiles avait également une formidable importance politique parce que le fait que les autorités religieuses acceptent son travail en faisait le point de référence des exégètes qui s'inspiraient de lui. Entre les deux guerres mondiales, Lagrange était l'autorité suprême. Les exégètes catholiques sentaient qu'ils pouvaient s'avancer aussi loin que lui, mais pas davantage. Les efforts faits plus tard dans les milieux catholiques pour essayer d'élargir les frontières étaient timides et peu nombreux. Il n'y eut pas de participation catholique sérieuse au débat qui se déroulait au sujet du Nouveau Testament.

Histoire des Formes (Formgeschichte)

Jusqu'à quel point Lagrange en était-il responsable ? C'est un curieux paradoxe, mais cette question ne fait que reconnaître l'autorité qu'il avait parmi les catholiques. Après la première guerre mondiale, l'impact le plus durable sur les études néo-testamentaires vint de l'apparition de la *Formgeschichte*. Le commentaire du Père Lagrange sur *Luc* parut en 1919, l'année où M. Dibelius et K.-L. Schmit publiaient leurs études d'avant-garde sur l'histoire des formes. Il était trop tard pour en tenir compte. En 1922, quand il publia son commentaire sur *Matthieu*, ces études s'étaient imposées et leur influence s'était encore accrue après la parution de *Die Geschichte der synoptischer Tradition* de Bultmann en 1921. Toujours à l'affût de progrès nouveaux, le Père Lagrange accepta le défi mais d'une façon qui laissait ses disciples sans véritables directives.

Dans le commentaire sur *Matthieu*, il aborda le problème d'une manière positive⁵⁷. Il révéla un certain nombre de formes proposées par Schmidt, Dibelius et Bultmann, trouva des analogies dans les littératures juive et grecque de l'époque et puis les intégra à sa propre vision des origines de la tradition évangélique jusqu'à ce que les distinctions entre les formes différentes ne signifient plus rien. Dans sa recension de Bultmann, cependant, Lagrange prit une position totalement négative⁵⁸ dont l'essentiel se retrouve dans l'édition révisée de son commentaire de *Marc*⁵⁹. Il mettait à mal sans pitié les hypothèses sous-jacentes, jetant une lumière crue sur le caractère arbitraire de nombre de jugements exégétiques de Bultmann et couvrait de mépris l'idée qu'une communauté puisse être créatrice. La violence de la réaction du Père Lagrange, violence qu'il maintient dans des recensions ultérieures de livres employant l'histoire des formes⁶⁰, était à la mesure de sa crainte d'un scepticisme qui réduisait ce que l'on pouvait savoir avec certitude au sujet de Jésus, à son existence, à sa prédication en Galilée sur le Royaume de Dieu et à sa mort à Jérusalem.

⁵⁷ *Évangile selon saint Matthieu* (ÉB), Paris, Gabalda, 1923, pp. CXXIV-CXXXIII.

⁵⁸ *RB* 31 (1922) pp. 286-292.

⁵⁹ *Évangile selon saint Marc*, (ÉB), 4^e édition corrigée et augmentée, Paris, Gabalda, 1929, pp. LV-LVIII.

⁶⁰ Voir *RB* 32 (1923) pp. 442-445, sur G. Bertram ; *RB* 33 (1924) pp. 280-282, sur K.-L. Schmidt ; *RB* 39 (1930) pp. 623-625, sur K. Kundsinn.

Une telle crainte était contagieuse et il fallait attendre au moins dix ans avant que les exégètes catholiques en viennent à discuter de cette méthode en tant que telle⁶¹. Même alors leur appréciation positive se limitait à louer l'attention portée à la tradition orale qui a dû précéder la rédaction des Évangiles. Dans sa recension du livre de Vincent Taylor, *The Formation of the Gospel Tradition*, le Père Lagrange écrivait : « Nous n'estimons pas non plus résolu en entier le problème de la genèse de la tradition. Mais qu'il puisse être posé de la sorte, que les Évangiles contiennent des indications sur la manière dont ils ont été composés, c'est un fait dont nous devons tirer notre profit, avec la réserve qu'exige une matière aussi délicate. On peut signaler aux radicaux qui commencent par tout détruire et qui ont ensuite l'aplomb d'écrire une histoire à leur goût un emploi beaucoup plus critique de la méthode dont ils se targuent⁶². » Il était ici sur le point de séparer l'outil de la critique du système philosophique dans lequel on l'avait présenté et d'admettre que les suppositions de ceux qui s'en servaient ne faisaient pas nécessairement partie de l'emploi qu'on pouvait en faire. S'il avait écrit, comme il en avait l'intention, son livre sur la critique littéraire, il semble probable qu'il y aurait entériné cette séparation et évité vingt ans de luttes à la critique catholique.

Les études johanniques

Lorsque Lagrange écrivit son commentaire sur *Jean* en 1927, l'opinion critique considérait que le quatrième Évangile était une compilation grecque du milieu du II^e siècle sans aucune valeur historique⁶³. Le Père Lagrange aurait rejeté les affirmations totalement arbitraires invoquées pour soutenir cette théorie fantaisiste même s'il ne s'était pas senti lié par l'autorité de la Commission biblique pontificale qui avait déclaré par décret, en 1907, que l'auteur du quatrième Évangile était l'apôtre Jean, et que les paroles et les actions de Jésus rapportées dans ce texte n'étaient pas des créations littéraires⁶⁴.

Le Père Lagrange pensait que la question de l'auteur était intimement liée à la question du quatrième Évangile. Ainsi, un an avant la parution du commentaire, il consacra un article à l'étude des diverses théories de la dissection⁶⁵. Il analysait l'hypothèse des additions successives (Wellhausen, Loisy), et celle de la compilation de sources différentes (Spitta, Soltau, Faure), mais d'une manière qui ne rendait pas justice au caractère sérieux du problème. En mettant en lumière les défauts de logique interne et en attirant l'attention sur les contradictions entre les différentes propositions, il savait qu'il ne se servait que d'un argument *ad hominem*⁶⁶. Il tirait une preuve d'échec dans la diversité d'hypothèses inconsistantes. Leur multiplicité même démontrait l'unité de *Jean*. En fait, la multiplication des hypothèses est la preuve la plus évidente qu'un problème n'a pas été résolu de manière satisfaisante. Le refus de Lagrange à se livrer à une critique littéraire sérieuse le poussa à se contredire lui-même de façon flagrante. Au cours de la même année 1924, il pouvait écrire : « Nous constatons seulement que le quatrième Évangile n'a pas cette unité des œuvres d'art parfaites... Pour tout

⁶¹ L. CERFAUX, « L'histoire de la tradition synoptique d'après R. Bultmann », *RHE* 28 (1932) pp. 582-594 ; F.-M. BRAUN, « Formgeschichte (École de la) », *DBS* 3 (1936) pp. 312-317 ; E. FLORIT, « La Storia delle forme nei evangeli in rapporto alla dottrina catholica » *Biblica* 14 (1933) pp. 212-248 ; S.-E. DONLON, « Form Critics, the Gospels and St Paul », *CBQ* 4 (1944) pp. 306-325.

⁶² *RB* 43 (1934) p. 303.

⁶³ Pour une analyse excellente, voir R. E. BROWN, « Le Père Lagrange and the Fourth Gospel » dans *Lagrange Lectures 1963*, Dubuque, Aquinas Institute, 1963.

⁶⁴ *Évangile selon saint Jean* (ÉB), Gabalda, 1925, pp. II, CXIX.

⁶⁵ « Où en est la dissection littéraire du quatrième Évangile ? », *RB* 33 (1924) pp. 321-342.

⁶⁶ *Évangile selon saint Jean*, p. XVII.

dire, c'est un ouvrage conçu à la manière sémitique, qui n'a pas été écrit d'un seul jet, et qui, comme tous les ouvrages anciens, a pu subir quelques remaniements de copistes s'érigeant en réviseurs⁶⁷. » Peu de temps après, il pouvait déclarer sans indiquer le moins du monde qu'il était en train de changer d'opinion, que la question d'unité d'auteur du quatrième Évangile « ne pourrait être traitée avant l'examen du style et de la langue et elle se trouve résolue par la parfaite unité qui ne permet d'admettre ni plusieurs sources, ni une série de compléments. L'ouvrage est écrit d'un seul jet, sans aucun élément étranger... Il doit y avoir eu, en effet dans Jean comme dans les autres écrits des accidents de copistes, des manipulations de réviseurs, des retouches de l'auteur, ou même des négligences dans la composition⁶⁸ ».

L'Évangile a-t-il été écrit *d'un seul jet* ou non ? Le texte a-t-il été « révisé » ou simplement modifié par erreur ? Son unité était-elle « parfaite » ou non ? Le sens littéraire du Père Lagrange était trop raffiné et sa faculté d'observation trop développée pour que lui échappent les différences dans le style grec, les inconsistances dans le déroulement du texte et les variantes dans les discours. Dans son commentaire il traitait ces problèmes d'un point de vue individuel pour une multitude d'hypothèses partiales, mais quelque chose le retenait de construire une hypothèse générale satisfaisante. Peut-être sentait-il qu'il lui faudrait élaborer un concept beaucoup plus compliqué pour pouvoir attribuer le texte à l'apôtre. Le quatrième Évangile n'a pas d'unité littéraire, et les exégètes modernes se joignent à ceux qui s'opposaient à Lagrange en y voyant trois (Schnackenburg), quatre (Boismard et Lamouille) ou même cinq strates littéraires (R. E. Brown).

L'importance qu'avait l'auteur du quatrième Évangile pour le Père Lagrange est soulignée par cette phrase extraordinaire : « quand il serait démontré que le deuxième Évangile a été écrit par Silas et non point par Marc, il ne perdrait guère de son autorité. Le quatrième Évangile perdrait la sienne s'il n'était pas l'œuvre d'un témoin oculaire⁶⁹ ». L'Évangile contient un certain nombre d'indications quant à son auteur, et si nous excusons le Père Lagrange de s'être laissé aller à une psychologie un peu sentimentale⁷⁰, il faut voir que l'analyse qu'il fait des données du texte pour conclure que l'auteur en était Jean, le fils de Zébédée, tient toujours bon aujourd'hui. Par exemple, R. Brown écrit : « À tout prendre, la combinaison des preuves externes et internes qui associent le quatrième Évangile à Jean, fils de Zébédée, est en fait l'hypothèse la plus plausible si l'on est prêt à croire ce que déclare l'Évangile, à savoir qu'il est l'œuvre d'un témoin oculaire⁷¹. » D'autres veulent l'attribuer à Jean-Marc⁷² ou à Lazare⁷³. Ces divergences ont cependant moins d'importance que le consensus selon lequel le quatrième Évangile s'appuie sur le témoignage d'un témoin oculaire. C. K. Barrett a écrit d'une manière fort judicieuse : « Ce que les présomptions qui ont à présent été exprimées peuvent au mieux prouver, c'est qu'ici et là, derrière le texte johannique se trouve la trame d'un témoignage oculaire. Il n'est certainement pas prouvé et peut-être pas démontrable que l'Évangile tout entier soit l'œuvre d'un témoin⁷⁴. » Le Père

⁶⁷ « Où en est la dissection littéraire ? », p. 341.

⁶⁸ *Évangile selon saint Jean*, pp. CXIX-CXX.

⁶⁹ *Évangile selon saint Jean*, p. XI.

⁷⁰ Lagrange revient sans cesse sur le silence de l'auteur en ce qui le concerne lui-même et tous les membres de sa famille (pp. XIV, XVII, XVIII, XX), et y voit « la marque d'une âme très délicate, aussi portée à s'effacer que généreuse, une manière un peu subtile, mais exquise, de résoudre le problème du témoignage sans la désagréable insistance du moi ».

⁷¹ *The Gospel according to John (I-XIII)* (AB 29), Garden City, Doubleday, 1966, p. XCVIII.

⁷² P. PARKER, « John and John-Mark », *JBL* 79 (1960) pp. 97-110.

⁷³ F. V. FILSON, « Who was the Beloved Disciple ? » *JBL* 68 (1949) pp. 83-88.

⁷⁴ *The Gospel according to St John. An Introduction with Commentary and Notes on the Greeek Text*, London, SPCK, 1962, p. 104.

Lagrange aurait peut-être été d'accord et aurait mieux tenu compte des données s'il avait pu reprendre son introduction après qu'a été considérablement assouplie, en 1954, les force des décrets de la Commission pontificale biblique sur les questions techniques⁷⁵.

Un des points que Lagrange n'aurait pas eu besoin de changer est l'insistance qu'il avait mise à prouver que la pensée johannique était solidement enracinée dans un milieu judaïque. Il était alors courant et il l'a été depuis, d'affirmer que le développement de la pensée johannique devait beaucoup au gnosticisme ou à l'hellénisme de Philon. Bien qu'en fait il ne se soit fait mention ni de l'un ni de l'autre dans son commentaire sur *Jean*, le Père Lagrange avait beaucoup écrit sur différents aspects de la culture gréco-romaine et son silence n'était certainement pas dû à l'ignorance⁷⁶. Les arguments qu'il tirait de l'Ancien Testament se voient aujourd'hui confirmés par de nombreux textes parallèles dans les manuscrits de la mer Morte. Comme l'a fait remarqué R.E. Brown : « L'importance critique entre les manuscrits et Jean est que nul ne peut désormais affirmer que le langage abstrait employé par Jésus dans le quatrième Évangile a dû être composé dans le monde hellénistique du deuxième siècle. Ce que Jésus dit dans Jean aurait été parfaitement compréhensible dans les milieux sectaires de la Palestine du premier siècle⁷⁷. »

Au cours du mois qui précéda son départ définitif de Jérusalem, le Père Lagrange eut la satisfaction de trouver la preuve indiscutable que la date très tardive attribuée au quatrième Évangile par les critiques radicaux ne pouvait être correcte. En 1935, H.I. Bell et T.C. Skeat publièrent le *papyrus Egerton*⁷⁸. La paléographie faisait remonter le document aux environs de l'an cent cinquante de notre ère. Ceux qui l'avaient publié reconnaissaient que des parties du texte appartenaient au quatrième Évangile mais soutenaient que Jean dépendait du papyrus ou, de façon moins probable que les deux s'inspiraient d'une source commune. S'appuyant sur une analyse personnelle, le Père Lagrange affirmait au contraire que le papyrus citait Jean dans sa forme définitive et concluait : « La providence nous a fourni la preuve incontestable que l'Évangile de saint Jean existait dans les termes où nous le possédons, au début du deuxième siècle, au même titre que les synoptiques⁷⁹. » Cette interprétation du *papyrus Egerton II* et cette datation du quatrième Évangile sont celles qui ont prévalu⁸⁰. En 1988 un savant très averti pouvait écrire : « Je considère maintenant qu'il est excessif de consulter 35 [commentaires] pour interpréter Jean de manière responsable. On a mieux à faire de son temps... Si dans M.-J. Lagrange, *Évangile selon saint Jean*, on fait abstraction d'opinions influencées par les dogmes catholiques, on peut trouver chez lui plus de 80 % de ce qu'il faut savoir de Jean en critique historique⁸¹. »

⁷⁵ Voir E. F. SIEGMAN, « The Decrees of Pontifical Biblical Commission. A. Clarification », *CBQ* 18 (1956) pp. 23-29.

⁷⁶ Voir les comptes rendus par G. Bardy, « Le milieu hellénistique » et E. Magnin, « L'histoire comparée des religions et de la religion révélée », dans *L'œuvre exégétique et historique du R. Père Lagrange* (Cahiers de la Nouvelle Journée, 28), Paris, Bloud & Gay, 1935, pp. 123-161 et 165-214.

⁷⁷ « The Dead Sea Scrolls and the New Testament » dans *John and Qumran*, ed. J.H. Charlesworth, London, Chapman, 1972, p. 8. Pour plus de détails, voir R.E. BROWN, « The Qumran Scrolls and the Johannine Gospel and Epistles », *CBQ* 17 (1955) pp. 403-419, 559-574. F.-M. BRAUN, « L'arrière fond judaïque du quatrième Évangile et la Communauté de l'Alliance », *RB* 42 (1955) pp. 5-44.

⁷⁸ *Fragments of an Unknown and other Early Christian Papyri*, London, British Museum, 1935.

⁷⁹ « Deux nouveaux textes relatifs à l'Évangile », *RB* 44 (1935) p. 343.

⁸⁰ Cf. F.-M. BRAUN, *Jean le Théologien et son évangile dans l'Église ancienne* (ÉB), Paris, Gabalda, 1959, pp. 87-94.

⁸¹ H. BOERS, *Neither on This Mountain nor in Jerusalem. A Study of John 4* (SBLMS), 35), Atlanta, Scholars Press, 1988, p. 144 note 1.

Introduction au Nouveau Testament

À l'âge où la plupart des gens jouissent d'une retraite confortable et où ceux qui auraient publié autant que le Père Lagrange contempleraient avec satisfaction l'œuvre accomplie, celui-ci entreprit une tâche nouvelle. Dans l'intention d'assurer une base solide à une nouvelle génération d'exégètes, il se lance dans la publication d'une *Introduction au Nouveau Testament*. Le plan en était aussi simple que le but en était fondamental. Quels livres appartenaient au Nouveau Testament ? Comment pouvait-on être sûr du texte original ? Comment fallait-il étudier ces textes du point de vue littéraire ? Quels éléments externes fallait-il prendre en compte pour pouvoir les interpréter ?

L'étude de Lagrange sur la formation du canon du Nouveau Testament paru en 1933 ; il s'agissait d'une discussion approfondie et érudite de tous les faits dont on disposait⁸². Il voulait également y développer une thèse particulière. La question essentielle à laquelle doit s'affronter toute discussion sur le canon est la suivante : comment les différents livres furent-ils d'abord reconnus ? Les théologiens répondaient à l'unanimité que chaque document avait été identifié grâce à une révélation divine individuelle. Une réponse aussi hypothétique qui ne s'appuyait sur aucune preuve ne pouvait être du goût d'aucun historien. Le Père Lagrange s'opposa donc au point de vue général et soutient que le critère en avait été le caractère apostolique. Du point de vue historique, il s'agissait certainement de l'hypothèse la plus probable. Le Père Lagrange cependant, alla plus loin et voulu la présenter dans une discussion purement théorique sur les relations entre le caractère apostolique, l'inspiration et la canonicité. Ce fut le seul aspect qui attira des critiques catholiques et leur désapprobation était manifeste⁸³. D'autres, à partir de là, eurent l'impression que le livre n'était qu'un manuel scolastique de plus et il n'eut que peu d'influence. Aujourd'hui, cependant, sa thèse essentielle est largement acceptée mais comme résultat des travaux d'autres exégètes.

Le deuxième volume de Lagrange sur la critique textuelle⁸⁴ fut immédiatement reconnu comme « contribution extraordinaire », par les spécialistes du niveau de Kirsop et Silva Lake. Le titre qu'ils donnèrent à leur article : « De Westcott et Hort au Père Lagrange et au-delà » soulignait l'importance fondamentale du livre⁸⁵. L'œuvre essentielle de Westcott et Hort fut publiée en 1881 et celle de Soden en 1907-10. Mais un nouveau genre de texte, le Césaréen, apparut en 1913 lorsque le *manuscrit Koridethi* fut publié pour la première fois. Par la suite le point de départ des données s'enrichit de nombreuses découvertes de papyrus. Il était donc urgent de tout revoir afin de classifier les acquisitions de cinquante ans de recherches et d'éclairer les problèmes non encore résolus.

Lagrange eut le courage d'entreprendre cette tâche formidable parce qu'il n'était pas spécialiste : il voulait simplement clarifier la situation pour les débutants⁸⁶. Il ne s'agissait pas de fausse modestie. Un expert, selon Lagrange, était quelqu'un qui consacrait sa vie entière à un sujet et qui n'acceptait rien comme allant de soi⁸⁷. Néanmoins, sa vision d'ensemble était si sûre et son sens critique si aigu que son livre permit à des spécialistes de guérir leur myopie

⁸² *Histoire ancienne du Canon du Nouveau Testament* (ÉB ; Introduction à l'étude du Nouveau Testament, 1) Paris, Gabalda, 1933.

⁸³ Par exemple F. OGARA, *Gregorianum* 15 (1934) pp. 451-466 ; L. CERFAUX, *ETL* 11 (1934) pp. 635-637.

⁸⁴ *Critique textuelle II. La critique rationnelle*, (ÉB ; Introduction à l'étude du Nouveau Testament, 2), Paris, Gabalda 1935.

⁸⁵ « De Westcott et Hort au Père Lagrange et au-delà », *RB* 48 (1939) pp. 497-505.

⁸⁶ *Critique textuelle*, p. VIII.

⁸⁷ *Critique textuelle*, p. VIII.

due à l'attention exclusive qu'ils portaient à des problèmes particuliers⁸⁸. Sa contribution n'aurait pu tomber à un meilleur moment. Le livre était presque terminé lorsque Sir Frederic Kenyon publia les fragments d'un *codex* comprenant les quatre Évangiles et les *Actes des Apôtres*, antérieurs d'un siècle à tous les manuscrits connus⁸⁹. Ceci donnait au champ des recherches une dimension entièrement nouvelle que l'on pouvait voir clairement grâce au Père Lagrange qui avait su établir de manière si précise l'état de la question⁹⁰.

Il travailla sur ces textes dès leur parution et les résultats de ses analyses furent publiés dans trois longs articles de la *Revue biblique* en 1934, mais il n'avait pas eu le temps d'en apprécier pleinement l'importance qui ne se révéla qu'après qu'on en eut tiré toutes les implications les plus complexes. Ainsi, sur un point, une œuvre majeure se trouvait dépassée dès sa parution. Mais le Père Lagrange aurait été le premier à admettre, avec les Lake, que « le savoir est une quête, non une conclusion⁹¹ ». Son but avait été de porter sa part du fardeau de la science et de produire quelque chose d'utile, non de créer un monument pour l'admiration des générations futures. Pour lui, nulle conclusion scientifique n'était définitive. Il ne s'agissait que d'hypothèses, parties intégrantes d'un processus en devenir, participation généreuse à ce qui représentait le véritable succès.

Au lieu de traiter de la critique littéraire selon ce qui correspondait à son programme, le Père Lagrange consacra le volume suivant de son *Introduction à la critique historique*. Il ne fournit aucune explication à ce changement mais il n'est pas difficile de deviner ce qui le motivait toute sa vie. Il avait choisi de travailler sur les problèmes les plus actuels et l'âge n'allait pas modifier son comportement. Les principes de la critique littéraire étaient généralement acceptés et son exégèse montre que le Père Lagrange n'avait pas de contribution originale à apporter en ce domaine. S'il s'y était tenu, ça n'aurait été que pour achever ce qu'il avait entrepris. Par contre, les religions à mystères présentaient un tout autre problème. L'histoire du rapport de ces religions avec le Nouveau Testament dont l'étude avait commencé à Göttingen durant la dernière décennie du XIX^e siècle avait acquis une force de plus en plus grande dans les facultés théologiques allemandes et exerçait, à partir de là, une influence internationale. À partir de 1910, une longue série d'articles et de recensions témoignent de l'attention que Lagrange porta aux développements dans ce domaine.

L'Orphisme attira particulièrement son attention. D'une part, il y avait ceux qui soutenaient que Paul tirait ses idées théologiques essentielles de l'Orphisme, tandis que, d'autre part, il n'y avait aucune unanimité parmi les spécialistes quant à la nature exacte de l'Orphisme. Le Père Lagrange vit qu'il pourrait à la fois apporter sa contribution aux recherches dans un domaine particulièrement difficile, et mettre en lumière la transcendance du christianisme. La mise en œuvre de ce projet séduisait certainement un homme qui savait que son temps était compté ; il avait quatre-vingt ans quand il se mit à ce travail ! *L'Orphisme* (1937) qui parut l'année avant sa mort se révéla comme le sommet qui convenait à une carrière si extraordinaire.

Son analyse des éléments vagues ambigus et disparates de l'Orphisme était remarquable non seulement par sa précision et par le soin qu'il avait pris à situer chaque détail d'information dans son contexte culturel mais aussi par la sympathie que Lagrange

⁸⁸ Voir en particulier les remarques faites en ce sens par A. MERK, s.j., qui avait édité une édition critique du Nouveau Testament en 1933, dans *Biblica* 20 (1939) pp. 458-459.

⁸⁹ *The Chester Beatty Biblical Papyri*, London, Emery Walker, 1933.

⁹⁰ Voir K. et S. LAKE, *RB* 48 (1939) p. 502.

⁹¹ *RB* 48 (1939) p. 497.

manifestait envers son sujet. La méthodologie est exemplaire. La datation des différents documents était respectée et il refuse toujours de faire des rapprochements qui n'étaient pas historiquement attestés. Il évita ainsi les synthèses non-réalistes (au sens littéral du terme) qui sont la plaie de beaucoup de travaux dans l'histoire des religions. Une telle rigueur critique rendait manifeste le caractère tendancieux des généralisations qui servaient de base aux affirmations selon lesquelles Paul dépendait de l'Orphisme. Dans ce livre, le Père Lagrange inaugurait une manière authentiquement critique d'aborder l'étude des religions comparées. Ses conclusions sont pleinement confirmées par des études récentes, par exemple, celle de H.-M. Schenke sur le mythe gnostique de l'Antropos⁹², celle de C. Holladay sur la catégorie du *theis aner*⁹³, ou celle de A.J.M. Wedderburn sur baptême et résurrection⁹⁴.

Les exégètes allemands n'accordèrent que peu ou pas d'attention à l'œuvre du Père Lagrange sur le Nouveau Testament. Il ne s'agissait pas d'un jugement, mais simplement d'une manifestation supplémentaire de leur habitude de ne pas prendre au sérieux des œuvres qui ne provenaient pas d'Allemagne. En outre, les critiques radicaux allemands ne visitaient pratiquement jamais la Terre sainte où ils auraient pu avoir un contact personnel avec le Père Lagrange ; le contact avec la réalité ne leur paraissait, semble-t-il, ni utile ni nécessaire. Le reste du monde savant accordait au fondateur de l'École biblique la supériorité méritée par le nombre, l'éventail et la qualité de ses publications. Les relations qu'il avait avec ses collègues n'ont jamais été mieux décrites que par les Lake : « un homme avec qui la discussion était une éducation, la divergence d'opinion une discipline et l'accord une inspiration »⁹⁵.

Pour les catholiques, le Père Lagrange joua un rôle beaucoup plus important. Il rendit leur fierté et leur identité face aux études bibliques catholiques en leur donnant un programme, une méthode et le sens d'un but à atteindre, faisant ainsi entrer l'Église dans l'ère scientifique. Son apport le plus grand, cependant, se situait à un niveau beaucoup plus fondamental encore comme l'a perçu et noté Jean Guitton : « Et d'abord, il est souverainement juste de remercier le Père Lagrange pour un service primordial rendu à plusieurs universitaires chrétiens qui avaient été (ou qui auraient pu être) écartés de la foi par la critique biblique ; il a permis à une croyance sincère de devenir (ou de demeurer), en un temps où tout conspirait contre, un « hommage raisonnable »⁹⁶ ».

⁹² Derr Gott "Mensch" in der Gnosis. Ein Religionsgeschichtlicher Beitrag zur Diskussion über die paulinische Anschauung von der Kirche als Leib Christi, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1962.

⁹³ Theios aner in *Hellenistic-Judaism. A Critique of the Use of this Category in New Testament Christology* (SBLDS, 40), Missoula, Scholars Press, 1977.

⁹⁴ *Baptism and Resurrection. Studies in Pauline Theology against Its Greco-Roman Background* (WUNT, 44), Tübingen, Mohr (Siebeck), 1988.

⁹⁵ RB 48 (1939) p. 505.

⁹⁶ « L'influence du Père Lagrange. Un témoignage » dans *L'œuvre exégétique et historique du R.P. Lagrange* (Cahiers de la Nouvelle Journée, 28), Paris, Bloud et Gay, 1935, p. 217.